

The book cover features a stylized illustration. A large, dark tree trunk is on the right side. In the background, a large, pale yellow moon is partially obscured by a dark, circular shape. The sky is a deep teal color with several small white stars. In the foreground, a dark brown wolf is on the left, facing a dark brown human figure on the right. The human figure has their hands outstretched towards the wolf. The overall style is graphic and minimalist.

GAIA GUASTI

**LA VOIX
DE LA MEUTE**

1 LES REMPLAÇANTS



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

1

Le brouillard ne s'était pas levé de la journée.

Désormais, le voile blanchâtre qui couvrait l'horizon se colorait de rouge dans l'heure du couchant.

Comme chaque vendredi, Mila descendit seule à l'arrêt du car scolaire des Trois Chemins.

Rosalie lui fit signe par la vitre et Mila put lire sur ses lèvres : À lundi, tête de pioche.

Mila sourit, le bus ferma ses portes et s'éloigna le long de la départementale, immédiatement avalé par le mur de brume.

Elle entendit le bruit du moteur disparaître et laisser place à un silence profond, ouaté. Puis, une salve d'aboielements éclata au loin.

Chasseurs, pensa Mila.

Peut-être que le père de Ludovic était de la partie.

Elle regarda les deux sentiers qui naissaient de la départementale et s'éloignaient dans des directions opposées, en coupant à travers les champs.

Au bout d'une des voies, sa maison l'attendait, à la lisière d'une colline parsemée d'arbustes et de chênes verts.

Mais Mila se dirigea vers l'autre chemin, celui qui aboutissait à la résurgence, au pied de la montagne que l'on appelait le Serre des Âmes.

Elle frissonna à l'idée de se glisser dans la mer blanche qui engloutissait le sentier. Considéra un instant l'hypothèse de manquer le rendez-vous. Après tout, dans le car, Rosalie le lui avait déconseillé.

- Encore ces deux mecs ? s'était-elle exclamée de sa voix nasale. T'es dingue d'y aller, vous n'avez rien en commun !

Mila avait haussé les épaules, sans répondre. Elle n'aurait pas pu expliquer. Elle savait parfaitement qu'elle ne partageait plus rien avec « ces deux mecs ». Pendant longtemps, elle avait redouté le moment où elle le saurait. C'était douloureux de savoir.

Mais elle ne leur poserait pas un lapin.

Pas aujourd'hui.

C'était le 15 novembre.

Le jour de son anniversaire.

La chasse était ouverte depuis deux mois et, quelque part dans la garrigue, des limiers étaient lancés sur la piste d'une proie.

Légèrement pliée sous le poids de son sac, Mila s'achemina vers la résurgence en se demandant s'il s'agissait d'un sanglier ou d'une autre bête sauvage. Lentement, elle

se laissa emporter dans la battue. Elle imagina la traque, la sueur des hommes, la bave des braques enragés, le gibier en fuite. Elle ressentit sa panique et l'excitation du prédateur. Avec un léger dégoût, elle se représenta les blessures à venir, une balle qui crevait la peau, les mâchoires qui lacéraient les tissus. Une giclée rouge sur la fourrure.

Après quelques pas, le brouillard avala sa silhouette et le carrefour des Trois Chemins redevint désert.

La chienne rousse traînait la patte, semant une longue trace de sang derrière elle.

Elle geignait et semblait supplier ses compagnons de l'attendre.

Les deux chiens-loups gris ne ralentirent pas le pas, les pupilles dilatées par la panique. Leur course à travers la campagne était désordonnée, fébrile. Dans leur dos, l'aboiement des limiers qui les poursuivaient se rapprochait.

La quatrième bête, au pelage long et brun, s'arrêta, indécise. Elle flaira l'air. L'odeur âcre de la blessure était aussi forte que celle d'un cadavre. Les chasseurs n'auraient aucun mal à les débusquer.

Néanmoins, elle aboya pour retenir la meute.

Les deux mâles répondirent à son appel et freinèrent la cadence. Ils tournèrent sur eux-mêmes, en échangeant des grognements sourds, autant d'arguments dans leur langage sans paroles.

Les quatre animaux ne semblaient appartenir à aucune race connue de canidés. Entre chiens et loups, ils avaient le museau et les yeux obliques du prédateur, mais leurs voix et leurs robes, peu épaisses, colorées de nuances inédites, rappelaient davantage le meilleur ami de l'homme, les rapprochant ainsi du berger allemand.

Il suffit d'une série d'aboiements dans leur dos pour relancer la course.

Ils ne pouvaient pas attendre. Le temps pressait. Avec les chasseurs à leurs trousses, la piste du sang que la chienne rousse semait derrière eux ne leur laissait pas le choix.

Lorsque ses deux compagnons se remirent à trotter, à contrecœur, la bête brune les suivit.

La blessée les vit s'éloigner en courant le long d'un fossé qui séparait deux champs cultivés.

Elle aboya, tenta d'accélérer pour les rattraper, mais la plaie lui arracha un gémissement, sa patte se plia sous son poids et elle roula à terre, dans la boue.

Elle vit la meute disparaître à la lisière d'un bosquet d'épineux.

Toute seule, elle n'avait pas l'ombre d'une chance.

Elle apercevait la faible lumière orangée du soleil qui déclinait. Elle entendait déjà les voix des chasseurs qui s'approchaient. Elle pouvait distinguer la respiration de leurs limiers, encore cachés par le brouillard.

Dans un grognement étouffé, elle se releva et tenta de rejoindre le bosquet.

Le regard embué, elle n'aperçut pas le trou qui s'ouvrait sous ses pattes.

Avant que les chiens de chasse ne surgissent dans son dos, elle tomba dans une fosse à fumier.

Elle lança alors un hurlement profond, un cri de colère et de désespoir, qui creva le voile de la brume.

Puis, la puanteur masqua l'odeur de sang.

En entendant le hurlement, la chienne brune trébuchait, ralentissant la cadence fluide de sa course. Mais une senteur nette, étonnamment précise, parvenait déjà à ses narines, un parfum de chair familier, si longtemps attendu. C'était le jour. La dernière occasion. Elle ne pouvait pas la rater.

L'esprit agité d'instincts qui remontaient en elle depuis la nuit des temps, elle fonça derrière les deux mâles, les babines déjà retroussées sur ses dents pointues.

Mila s'arrêta.

Elle avait longé des champs fraîchement labourés, où les énormes mottes de terre en désordre évoquaient un paysage ravagé. Quelques mois plus tôt, elle avait admiré ces mêmes champs recouverts de blé ondoyant, d'un vert très gai, puis d'un jaune couleur cendre. Tout change si vite, se dit Mila, et d'un coup son rendez-vous lui apparut dans son

absurdité, une gaminerie qu'il faudrait, un jour ou l'autre, savoir interrompre. La dernière fois, conclut-elle. C'est la dernière fois. L'année prochaine, je ne viendrai pas.

Le hurlement interrompit ses considérations.

À quelques mètres d'elle, un faucon s'envola, surpris.

Mila tendit l'oreille. Depuis le temps, elle savait reconnaître les aboiements des chiens de chasse lancés sur une piste. Le cri qu'elle avait entendu n'était pas de la même nature.

Elle observa le chemin rocailleux qui longeait le flanc de la colline. Elle n'était plus très loin. Entre deux langues de brouillard, elle apercevait déjà la silhouette de la falaise qui surplombait la résurgence. Au-dessus, les pentes boisées des contreforts de la montagne se perdaient dans un vague halo de lumière laiteuse.

Tout autour, la végétation était immobile. Pas la moindre brise ne venait caresser les branches, où des rangées de feuilles humides attendaient patiemment un fil de vent pour tomber.

Un rugissement lui coupa le souffle. La peur aveugla ses sens, mais pas ses jambes. Sans se retourner, Mila se mit à courir, avant que le rugissement ne se transforme en éclat de rire.

La peur de Mila, elle, se transforma en colère.

– T'es con !

Elle dévisagea le grand garçon qui s'était caché derrière un arbre et s'avavançait maintenant sur le chemin. Un jeune homme de dix-sept ans bâti comme une armoire, les cheveux

très courts, les mains très grandes. Les yeux d'une magnifique couleur verte, qui détonnaient sur son visage anguleux et pâle, marqué par quelques cicatrices.

- Toujours la même blague débile ! On n'a plus six ans, Ludo !

Ludovic lui adressa son meilleur sourire mauvais-garçon-repentir.

- Je t'ai fait peur, Mimile ?

Mimile.

Comme lorsqu'ils étaient enfants et se retrouvaient pour partager équitablement les œufs de Pâques. Un pour Ludo, un pour Tristan, un pour Mimile.

Depuis combien de temps ils ne s'étaient pas vus ? Deux, trois mois peut-être. Et encore, ça avait dû être une rencontre hasardeuse, un peu gênée, devant le café de la Guigne au village.

Et pourtant, il l'appelait Mimile. Et à ses oreilles cela sonnait naturel.

Mila sentit sa mauvaise humeur fondre comme du beurre dans une poêle.

Peut-être que tout ne changeait pas forcément.

- Tristan n'est pas avec toi ? lui demanda-t-elle pendant qu'ils marchaient côte à côte vers la résurgence.

- T'en fais pas, va, sûr qu'il est déjà là. Et avec des gâteaux, je te parie.

- On pourrait peut-être arrêter avec cette histoire de gâteaux, non ? Ça fait carrément bébé.

– Ben pourquoi, c’est bon les gâteaux.

– Moi aussi j’aime bien les gâteaux ! leur cria une petite voix enfantine par-delà les embruns blanchâtres qui entouraient la résurgence.

Mila et Ludovic virent un petit bonhomme d’un mètre trente apparaître dans le brouillard et courir à leur rencontre.

– Qu’est-ce qu’il fait là, lui ? murmura Ludo, contrarié.

Une deuxième voix plus profonde émergea à son tour de la brume, amenant avec elle la silhouette d’un garçon posé, le regard caché par une avalanche de mèches bouclées, désordonnées.

– Je commençais à penser que vous ne viendriez pas.

– Salut Tristan, lui dit Mila. Ce n’est pas notre faute si t’arrives toujours en avance. Coucou Félix, ajouta-t-elle à l’adresse du petit, qui n’arrêtait pas de leur courir autour.

– Pourquoi t’as amené ton frère ? demanda Ludovic, sans bienveillance.

– Je n’y peux rien, ma mère m’a dit de le garder. On ne peut pas le laisser seul. C’était ça ou pas venir du tout.

– Tu ne peux pas le laisser seul... à dix ans ? ricana Ludovic. Nous, à dix ans, on allait où on voulait.

– Nous, à dix ans, on ne faisait pas toutes les conneries qu’il fait, celui-là. C’est un danger public, je t’assure, rétorqua Tristan avec un sourire.

Pendant quelques instants, Mila suivit des yeux la course sans but du petit frère de Tristan, qui apparaissait et disparaissait dans le brouillard. Félix semblait vraiment

plus jeune que son âge. Il pouvait pleurer, inconsolable, pour la moindre contrariété, ou alors s'émerveiller devant l'insecte le plus banal. Il n'était pas pressé de grandir. Il profitait des dernières années de son enfance avec un enthousiasme inconscient.

Il a raison, se dit Mila, et une ombre de nostalgie passa dans son regard.

– Ça va, Milou ?

Comme d'habitude, Tristan semblait lire dans ses pensées. Elle n'aurait pas été étonnée qu'il lui sorte : Oui, mon frère a raison d'en profiter.

Combien de fois déjà avait-il dit haut et fort ce qu'elle pensait tout bas ?

Depuis toujours, elle était Mimile pour Ludo, Milou pour Tristan.

Ça leur donnait peut-être l'illusion d'avoir une amie différente, spéciale, pour l'un et pour l'autre.

Mila, elle, avait été heureuse de les avoir tous les deux, rien que pour elle. Tristan lisait dans ses pensées, Ludovic la protégeait. Rien de mal ne pourrait jamais lui arriver. Aucune moquerie ne l'atteindrait. Aucun regard ne la blesserait.

Ils avaient grandi ensemble, les trois enfants du hameau des Brujas, commune de Malazuc, quelques maisons à peine qui s'égrenaient le long du torrent de la Vrille. Si différents, et pourtant toujours ensemble, depuis le jour où

Mila, au début du CP, s'était retrouvée à attendre le car scolaire qui ramassait, indolent, la poignée de gamins perdus dans la campagne pour les amener à l'école municipale de la plaine. Cette année-là, le jour de la rentrée, trois élèves patientaient à l'arrêt des Trois Chemins. Mila, la plus petite, parfaite dans sa jolie tenue bien repassée, accompagnée par sa mère, dont la robe de chambre blanche contrastait puissamment avec une chevelure rebelle et crépue. Tristan, en CE1, en compagnie de sa grand-mère sourde comme un pot qui répétait en criant : T'as ton goûter ? T'as ton goûter ? Et Ludovic en CE2, seul, sans cartable, un œil au beurre noir.

Dans le car, spontanément, les deux garçons s'étaient assis à côté de la fillette, gardes du corps forts, grands, presque intimidants.

Pendant le trajet, ils n'avaient pas échangé le moindre mot.

Au moment de descendre du car, devant l'école, Mila avait eu peur.

Des nuées d'enfants couraient et criaient dans la cour, foule de cartables et de voix qui lui paraissait violente et dangereuse.

Tristan l'avait regardée et avait compris, déjà, à sept ans. Il s'était penché vers elle et il lui avait glissé : N'aie pas peur.

Puis, il avait rappelé Ludovic.

– Il faut l'aider, avait-il dit. Elle est petite.

Ludovic avait acquiescé, avec son regard amoché et la mâchoire serrée. Et pour traverser la cour, il l'avait prise par la main.

Ainsi elle avait grandi. La main serrée dans celle de Ludovic. Le regard fixe dans celui de Tristan.

Cela avait duré des années.

Grâce à eux, elle ne s'était jamais sentie différente. Elle s'était sentie unique. La seule enfant noire de toute l'école et de la plaine de Malazuc.

Milou, Mimile, Mila Koré.

Lorsqu'ils avaient découvert être nés tous les trois au mois de novembre, ils avaient décidé de célébrer leurs anniversaires ensemble. En cachette. Sans rien demander aux adultes. Ni fête, ni gâteau, ni bougies. Ils économisaient pendant des semaines argent de poche, bonbons, biscuits, et puis ils se retrouvaient, à trois, pour leur petite réception privée.

Bien sûr, parmi les dates, c'était toujours celle de la naissance de Mila, le 15 novembre, qui était choisie pour le festin. Et dès qu'ils avaient pu sortir seuls, la résurgence était devenue leur repaire. Parfois ils décoraient les rochers qui entouraient l'étang avec des feuilles rouges et des tas de prunelles. Ils mangeaient leur trésor religieusement, en souriant, et soudain, comme par enchantement, ils se sentaient grandir, d'un coup. C'était équitable. Un an de plus pour chacun.

Le Serre des Âmes, dont ils peinaient à apercevoir le sommet, bien au-dessus de la falaise, semblait les observer d'un regard bienveillant.

Une fois, Ludovic s'était baigné, l'insensé. Sa peau était bleue de froid. Qu'est-ce qu'ils avaient pu rigoler.

Peu à peu, ils étaient devenus si proches que leurs esprits, leur semblait-il par moments, étaient capables de fusionner. Leurs passe-temps d'enfants les amenaient à inventer un monde fantastique, animé par une logique propre, où personne d'autre n'était admis. La nature était leur terrain de jeux, et Mila, leur guide incontesté. La fantaisie de la fillette était sans limites. Son autorité dans la construction de leur univers magique, indiscutable. Ludo et Tristan suivaient ses pas, aussi prévenants qu'émerveillés. Une branche tordue était une baguette magique, une pierre plate un autel sacré. Une coccinelle, une fée égarée. Une sauterelle, une sorcière malveillante. Elle savait parler aux animaux. Elle leur apprenait à commander les orages, le vent, la foudre.

Souvent, ils n'avaient même pas besoin de mots. Ils se comprenaient d'instinct. Partageaient les mêmes émotions.

Parfois Ludovic s'isolait, boudeur, troublé par le chagrin et la violence qui jalonnaient sa vie et qui débordaient, par moments, jusque dans leurs jeux. Mila et Tristan le laissaient partir, avec une feinte indifférence, respectant son désir de solitude. Ludo finissait par revenir, de lui-même, et personne ne lui demandait d'explication.

C'était ainsi.

Ils étaient trois.

Ils savaient que, ensemble, leur imagination les préserverait de l'ennui à jamais.

Mila n'aurait pas su dire quand les choses avaient commencé à changer.

Lentement, ils avaient pris des chemins différents. Sans surprise, Ludo avait arrêté l'école, avant même d'obtenir son brevet. Il multipliait maintenant les petits plans et quelques contrats en tant que saisonnier agricole. Condamné à vivre avec son père, il traînait une tête de forçat, attendait la majorité comme une libération, et ses yeux devenaient chaque jour plus durs, plus froids.

Tristan avait choisi une formation professionnelle pour devenir menuisier, à Malazuc, le village. Depuis toujours, il aimait le bois. Dans leurs promenades en forêt, il ramassait les branches, suivait du doigt les veines des arbres, caressait l'écorce. Mila était sûre qu'il adorerait son futur métier aussi fort qu'il détestait l'apprentissage, avec les règles absurdes de l'entreprise, la fausse camaraderie, les blagues graveleuses.

Quant à Mila, encore une fois sans surprise, elle avait continué les études. Elle était au lycée, maintenant, logeait dans un internat et ne rentrait à la maison que pour les fins de semaine. Elle s'était inscrite à un cours de théâtre qui parfois la retenait en ville même le week-end. Dans son nouveau milieu urbain, elle avait découvert un autre

monde, aussi loin du hameau des Brujas qu'aurait pu l'être l'Australie, où elle pouvait se fondre dans la diversité des autres. On y parlait, mangeait, riait différemment. Les mouvements du corps ne suivaient pas le même rythme, les saisons n'existaient pas. La couleur de sa peau n'attirait plus les regards.

Chaque fois qu'elle descendait du car aux Trois Chemins, elle mesurait la distance qui se creusait, semaine après semaine, avec sa vie d'antan. Avec sa mère. Avec ses amis. Avec la nature, qui ne parlait plus le langage mystérieux qu'elle savait jadis déchiffrer.

Abandonnés, Ludo et Tristan s'étaient noyés dans un quotidien où le merveilleux ne se montrait plus. Parfois, ils le regrettaient, en silence.

De leur passé, il ne restait qu'un rendez-vous par an, tacite, que personne n'aurait eu l'idée ni d'oublier ni de rappeler aux autres.

Le 15 novembre, au bord de la résurgence.

Ça allait de soi.

Pour le reste, plus rien en commun, avait dit Rosalie.

Elle avait raison.

Mila secoua sa masse épaisse de cheveux noirs, comme si elle voulait faire partir les souvenirs qui venaient, l'un après l'autre, se percher sur ses épaules.

– Elle doit être à ras bord, non ? lança-t-elle, pressée de s'accrocher à une constante de leur rite annuel.

Tristan acquiesça et la suivit jusqu'au bord de l'eau.

– Un peu qu'elle est pleine, commenta Ludovic.

Avec émerveillement, Mila redécouvrit la résurgence.

Pendant les périodes de sécheresse, il s'agissait juste d'un grand trou dans le terrain, profond de plusieurs dizaines de mètres, aux parois abruptes, dominé par la falaise de roche. Il faisait peur alors, large cavité où le regard se perdait, et où ils s'amusaient à faire rouler les cailloux avec la pointe de la chaussure.

Mais avec les pluies de l'automne, la fosse se remplissait d'eau de source, qui ressortait d'on ne savait où, après avoir parcouru un long chemin souterrain dans la montagne.

Et le gouffre se transformait en un petit lac d'une incroyable couleur bleu-vert, limpide et glacial. On pouvait alors s'asseoir au bord et regarder les reflets de lumière qui dansaient sur la paroi calcaire, juste en face, entre les taches de mousse et le lierre rampant. Parfois, en période de grandes crues, l'eau débordait et donnait naissance à un ruisseau qui se déversait jusqu'aux champs, en contrebas.

La Résurgence des Loups, l'appelaient-on dans le coin.

– Ça donne envie de se baigner, fanfaronna Ludovic.
Allez, Mimile, on se baigne !

Et il fit semblant de la jeter à l'eau.

– T'es malade, rigola Mila en se défendant.

– Moi, ça me donne soif, commenta Tristan.

– Et faim ! cria Félix en déboulant au pas de course. J’ai pas goûté, moi !

Le garçonnet se jeta sur le sac de provisions à la recherche d’un paquet de bonbons. Il attrapa les fraises Tagada, les coinça entre ses dents et grimpa sur un chêne à la manière d’un petit singe, pour les déguster tranquillement.

Mila échangea un regard complice avec Tristan.

Drôle de bestiole, ce petit gars, se dirent-ils sans un mot.

Puis Tristan se pencha au bord de l’eau et en retira un sac plastique qu’il avait assuré avec une pierre.

– Elles vont être bien fraîches, ajouta-t-il en sortant les boissons.

La jeune fille regarda Tristan passer une canette à Ludovic. Félix s’empiffrer de sucreries perché sur son arbre. Le brouillard flotter au fil de l’eau transparente qui s’assombrissait dans le soir tombant.

Bientôt, ce serait le crépuscule. Ils rentreraient chez eux, en rigolant à travers la campagne.

Rosalie disait sans doute vrai. Rien en commun. Et pourtant, Mila était heureuse d’être venue au rendez-vous.

Le premier à ressentir la menace fut Ludovic.

Il finissait sa canette, lorsqu’il entendit un grognement résonner par-delà le rideau du brouillard.

Il se retourna, troublé.

De l'autre côté de la brume, trois paires de narines tapies dans les broussailles se dilatèrent.

Les chiens-loups gris furent les premiers à s'élancer. Sans hésitation, ils se jetèrent sur leurs proies.

D'instinct, Ludo et Tristan firent écran devant Mila qui les vit rouler sur le sol caillouteux, leurs corps emmêlés avec ceux de deux animaux.

Tristan fut mordu le premier et s'écroula dans une plainte étouffée.

Ludo résista davantage. Par-delà l'échine de la bête, dont il avait empoigné la tête, il eut le temps de voir Félix qui, paniqué, laissait tomber ses bonbons pour se hisser plus haut dans les branches du chêne.

Ce fut un instant. Au-dessus de lui, l'animal se libéra de sa prise, tourna le museau vers le bras du garçon et y planta ses crocs.

Ludo ne hurla pas. Un sentiment de lassitude s'empara de lui, et il se laissa partir, sans peur, sans regrets, comme à la veille de vacances bien méritées.

Puis la chienne au pelage brun émergea du brouillard en grognant.

Figée, Mila la vit avancer vers elle lentement, en suivant une trajectoire en demi-lune qui la repoussait peu à peu vers la résurgence.

L'espace d'une seconde, la jeune fille crut lire dans le regard de la bête une hésitation, l'ombre d'un renoncement.

L'animal leva le museau, huma l'air.

Le halo rougeâtre par-delà la brume se teignait déjà d'un violet crépusculaire.

Les autres chiens s'étaient tournés vers elle. Fébriles, ils attendaient qu'à son tour, elle attaque sa victime.

Au bord de l'étang, Mila ferma les yeux.

Elle ne vit pas la louve tendre les muscles de ses pattes, ouvrir la gueule, se soulever de terre.

Elle ressentit soudainement la morsure à la cuisse, la poussée qui la faisait basculer, puis, plus douloureuse encore, la violence de l'eau gelée qui enveloppait ses épaules, son crâne, son corps tout entier.

Elle tomba en arrière, sur le dos, coulant vers le fond obscur de la résurgence avec une lenteur irréaliste, tandis que le froid paralysait ses membres.

Avec effort, elle arriva à ouvrir les yeux. Elle vit les parois immergées de la cavité glisser autour d'elle, recouvertes d'étranges motifs qui semblaient gravés dans la roche, autant de fresques aquatiques d'une beauté singulière. Le sang qui sortait de sa blessure semait une traînée rouge au-dessus de son corps, et la tache de lumière de la surface s'éloignait de plus en plus, médaillon de clarté aussi dansant qu'un mirage.

Et puis, au plus profond de ses fibres, quelque chose se réveilla.

Brusquement, le froid disparaît.

Le contact avec l'eau glacée devient supportable, comme si Mila venait d'enfiler une combinaison étanche.

Ses membres se mettent à bouger d'une façon bien étrange, avec des mouvements qu'elle ne reconnaît pas. Ce corps qui ne lui appartient plus nage vers la surface.

Aveuglée de terreur, elle arrive à sortir de la résurgence, se hisse à quatre pattes hors de l'eau.

Un visage lui apparaît alors, rien qu'un instant, parmi les rigoles d'eau qui ruissellent devant ses yeux et troublent sa vue. Elle croit apercevoir des traits de femme, encadrés par des cheveux noirs, exprimant une si grande peine que Mila la ressent immédiatement, à l'intérieur, dans ses muscles tétanisés. C'est une demande de pardon et un sentiment de renoncement à la fois, le passage d'un fardeau, présage d'une plus grande épreuve à venir. Confusément, Mila partage ce chagrin dont elle ignore l'origine, mais qui se grave dans sa mémoire.

Puis elle s'ébroue et, pendant les quelques instants de conscience qui lui restent avant de s'évanouir, cela lui paraît étrange.